

CHAPITRE I

Théorie(s) des formes sémantiques

— *De la sémantique interprétative (F. Rastier)*

à la théorie des formes sémantiques (P. Cadiot et Y.-M. Visetti) —

Jedes Wort der Sprache ist eine Gestaltqualität

Ch. von Ehrenfels, *On Gestalt qualities*, 1932

Pionnier de la *Gestalttheorie* fondée par l'école de Berlin¹, Christian von Ehrenfels affirmait : « Jedes Wort der Sprache ist eine Gestaltqualität » (*Chaque mot d'une langue est une qualité de Forme*)². Depuis, l'approche gestaltiste des phénomènes linguistiques a connu différents efforts théoriques³. Dans les années soixante, l'application des principes de la *Gestalttheorie* se concentre essentiellement sur les caractéristiques du mot⁴. Actuellement, la sémantique interprétative de François Rastier (SI) et la théorie des formes sémantiques de Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti (TFS) représentent différemment une conception qui pense le sens en termes de *formes sémantiques*. Pour Rastier, en effet,

l'activité énonciative et interprétative consiste à élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme. La génération des fonds et des formes s'opère par rectification répétée (reformulations, corrections, reprises).⁵

De leur côté, de façon analogue, Cadiot et Visetti affirment qu'

énoncer, c'est essentiellement profiler — donc remanier et objectiver par stabilisations successives — un ensemble de possibles ouverts par l'activité de thématization en cours, qui seule en établit la continuité.⁶

¹ Dans les années trente la psychologie compréhensive donne corps à une conception de la compréhension qui réplique aux abstractions jugées abusives du behaviorisme. La *Gestalttheorie* de M. Wertheimer, K. Koffka et W. Köhler, comme sa dénomination peut le laisser supposer, oppose alors à une conception moléculaire des phénomènes perceptifs une conception molaire, pour laquelle en particulier le tout ne se réduit pas à la somme des parties. Pour une présentation historique cf. Smith, B. (éd.), 1988, *Foundations of Gestalt Theory*, München, Philosophia Verlag.

² Cf. Ehrenfels 1960, p. 62.

³ Cf. Rosenthal, Visetti 1999, pp. 147-227.

⁴ Cf. Wertheimer 1960, pp. 398-405.

⁵ Cf. Rastier 2001a, p. 48.

⁶ Cf. Cadiot, Visetti 2001, p. 223.

Ces façons affines de concevoir la constitution du sens donnent un accès aux phénomènes sémantiques qui ouvre des perspectives très prometteuses quant à la compréhension des arts du langage en tant que tels. Les trois chapitres suivants tâcheront de montrer en quoi. Avant cela, il nous faut présenter les théories concernées d'une façon qui anticipe les questions que se poserait notre lecteur s'il n'avait pas connaissance de ce que peut être une approche du sens en termes de formes sémantiques. Il va sans dire que cette présentation dessine le cadre théorique que nous adopterons dans nos analyses et propositions. Enfin, notre démarche n'est pas celle d'une critique⁷.

1. LA SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE DE F. RASTIER

Nous n'exposerons donc de la SI que ce qui est nécessaire à la compréhension de ce travail — et par là notre présentation ne prétend bien évidemment pas à l'exhaustivité⁸. Néanmoins, nous avons tenu à donner une vue synthétique de cette théorie. La première partie vise à esquisser l'appareil des concepts structuraux de cette sémantique des textes. La seconde partie est réservée à une présentation des concepts proprement morphosémantiques. L'ensemble montre comment s'articulent les dimensions structurale, herméneutique et gestaltiste d'une sémantique linguistique. Le schéma suivant représente les différents plans de la SI que nous entreprenons de présenter.

N.b : On ne verra pas dans les expressions disjointes « plan structural » et « plan perceptif » le reflet d'une opposition de fait. Bien au contraire, tout l'exposé voudrait montrer leur intrication. *Grosso modo*, il est possible de dire que la SI *parle* des phénomènes en termes de fonds et de formes sémantiques, elle ne les *décrit* qu'au moyen de ses concepts différentiels. C'est ce que nous entendons signifier par les deux expressions en question. Quant au plan dit *topique*, il est ainsi nommé parce que les notions auxquelles il réfère (thème, fonction narrative, etc.) relèvent d'un fonds culturel partagé.

⁷ En particulier, on ne dit rien du statut inégal des « classes » sémantiques (*i.e.* le rapport énigmatique entre la notion d'interdéfinition et les dimensions, les domaines) et du statut problématique du sème afférent (cf. Badir S., 1999, « Sème inhérent et sème afférent. Examen des critères théoriques dans la sémantique interprétative de François Rastier », *Travaux de linguistique, sémantique, interprétation et effets syntaxiques*, 38, Duculot, pp. 7-27 ; Missire R., « Norme(s) linguistique(s) et afférence sémantique une lecture de la sémantique interprétative de François Rastier à partir d'Eugenio Coseriu », à paraître).

⁸ Le lecteur trouvera dans notre Glossaire de sémantique les définitions des termes techniques qui ne font pas l'objet d'un développement.

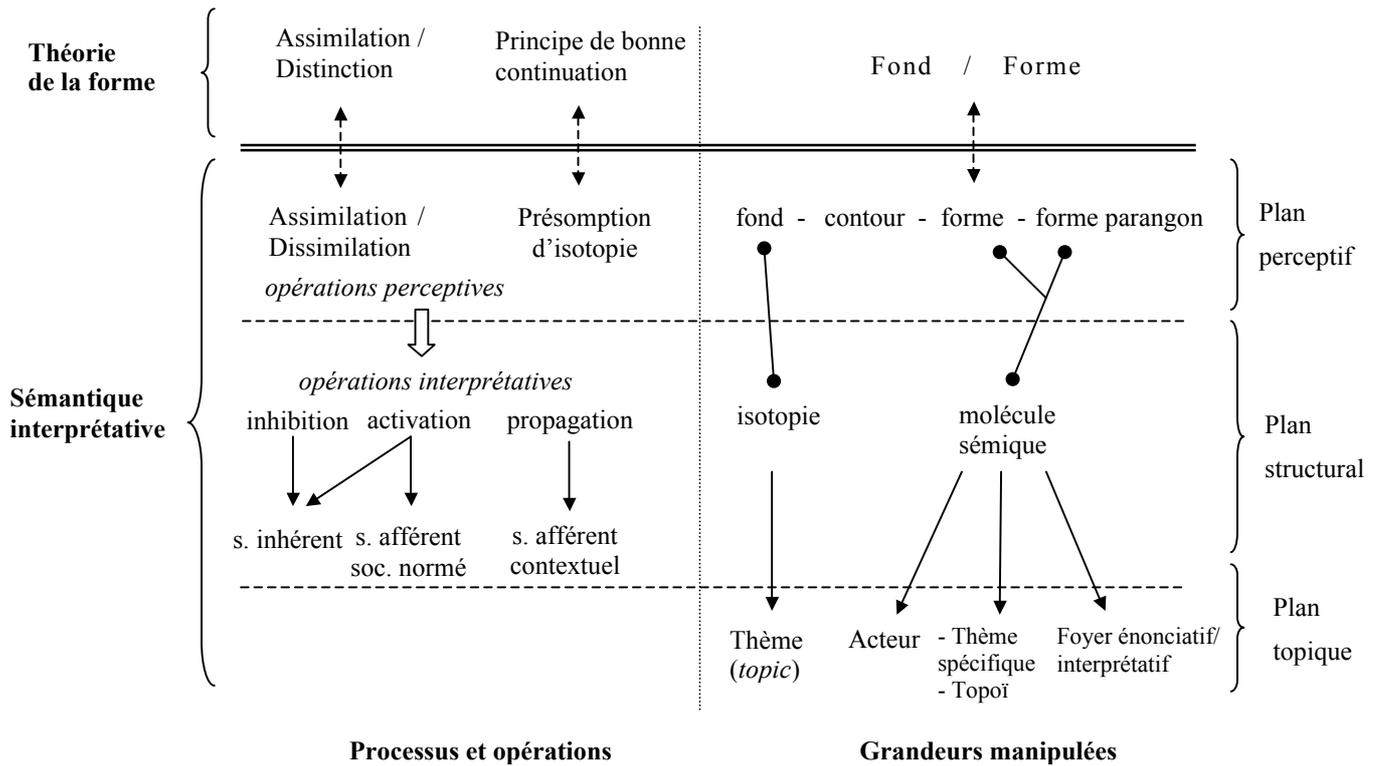


Figure 1 : Synopsis des différents plans de la SI et de leurs relations

1.1. Une sémantique unifiée

1) Du signe au texte

La signification n'est pas seulement constituée par la référence à des choses, ou par l'inférence entre concepts mais elle est aussi envisageable sous un aspect différentiel. L'histoire des idées en linguistique (en Occident) en témoigne en retenant trois paradigmes d'inégale durée⁹ qu'il est possible de nommer référentiel, différentiel et inférentiel¹⁰, auxquels correspondent trois problématiques distinctes de la signification. D'une part, une problématique de la référence et de la différence, d'autre part une problématique de l'inférence¹¹. Ces problématiques ont en commun de traiter du signe : toute

⁹ Vingt-cinq siècles pour les paradigmes inférentiel et référentiel contre à peine deux siècles et demi pour le paradigme différentiel.

¹⁰ Cf. Rastier 2001b, pp. 73-112.

¹¹ Pour Aristote, le *séméion* ou signe se définit comme un indice qui sert de support à une inférence : d'un *relatum* antécédent, par une inférence, on conclut à un *relatum* conséquent. Par exemple, de la fumée on conclut le feu, cause immédiate de cette fumée ; la fumée est le signe du feu. En pragmatique, les implicatures conventionnelles et conversationnelles de H. P. Grice peuvent être ramenées au paradigme inférentiel. Quant à la problématique de la référence, elle traduit une conception de la signification que l'on fait remonter à Aristote et qui n'a eu de cesse d'être reprise depuis, sous une forme ou sous une autre, par exemple dans la maxime scolastique *vox significat (rem) mediantibus conceptibus* où le signe ainsi conçu signifie grâce à la médiation qu'établit le concept entre les choses et la parole (*vox*). Enfin, le concept saussurien de *valeur linguistique* est à l'origine d'un changement radical de paradigme sémantique. L'introduction de la valeur s'interprète alors comme un déplacement de la problématique de la signification du paradigme référentiel vers le paradigme différentiel. En même temps qu'elle autorise la distinction du signifié et du concept (cf. Heger K., 1965, « Les

l'originalité de la SI consiste à les intégrer de façon à « passer du paradigme du signe au paradigme du texte »¹². Pour définir ce dernier nous nous bornerons à transcrire *verbatim* la définition qu'en donne Rastier ainsi que les développements explicatifs qui la complètent :

Un texte est une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque. Un texte peut être écrit ou oral, voire présenté par d'autres codes conventionnels (Morse, Ascii, etc.), et en interaction avec d'autres sémiotiques (film, etc.). Ces conditions s'entendent ainsi :

1. Le texte est attesté : il n'est pas une création théorique comme l'exemple de linguistique, même considéré comme texte. Cette première condition énonce un principe d'objectivité.
2. Il est produit dans une pratique sociale déterminée : c'est là un principe d'écologie. La connaissance ou la restitution hypothétique de cette pratique est nécessaire, bien que non suffisante. [...]
3. Il est fixé sur un support : c'est la condition de son étude critique, supposant débat des conjectures. Cette condition empirique rompt avec le privilège exclusif de l'écrit et rappelle que la substance de l'expression n'est pas définitoire du texte.¹³

Quitter ainsi une problématique du signe pour une problématique du texte c'est poser la question de la constitution du sens en contexte et s'interroger sur les moyens de sa description. Pour ce faire, la SI se dote d'un corps de concepts descriptifs qui la situe dans le paradigme structural en sémantique (Coseriu, Heger, Greimas, Pottier).

2) De la signification au sens

a) Définition des classes sémantiques

On le sait, pour la sémantique structurale la valeur d'un signifié résulte des relations sémantiques (de nature différentielle) qui l'opposent à d'autres signifiés au sein de classes d'interdéfinition. Ces classes sont ainsi le lieu de la *signification*. La SI définit quatre sortes de classes (taxème, domaine, champ, dimension) vis-à-vis desquelles le sème constitue un principe d'analyse.

Le *sème* est un élément d'un sémème (contenu du signe minimal ou morphème) qui n'a pas d'existence sémantique en soi et qui ne se définit qu'en tant qu'*extrémité d'une relation sémique binaire entre sémèmes*. Il est un trait différentiel conjoignant ou disjoignant deux sémèmes — *i.e.* établissant entre eux une relation d'opposition ou d'équivalence. La dénomination des sèmes peut consister en autant de mots de la langue — du mot simple à la périphrase — dans laquelle ils sont

bases méthodologiques de l'onomasiologie et du classement par concepts », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 3, 1, pp. 7-32) la valeur linguistique marque l'avènement de la sémantique moderne. La solution originale de Saussure donne alors à penser la signification à une autre discipline que la philosophie du langage : elle devient un objet d'étude possible pour la linguistique. En effet, eu égard aux langues, le concept de valeur laisse espérer un niveau sémantique propre à chacune, au rebours de l'universalité spéculée des concepts qui éludait *de facto* la spécificité sémantique des langues.

¹² Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 31.

¹³ Rastier, *op. cit.*, p. 168.

définis que le requiert l'établissement de leur valeur différentielle. La définition des sèmes dépend de classes sémantiques constituées en langue comme en contexte.

Le **taxème** est la classe de sèmes minimale en langue, à l'intérieur de laquelle sont définis leurs sémantèmes, et leur sème microgénérique commun. Le sémème se constitue d'une part, d'un ensemble de sèmes génériques ou *classème* qui marquent l'appartenance de ce contenu à une classe sémantique ; d'autre part, d'un ensemble de sèmes spécifiques ou *sémantème* qui l'opposent aux autres sémèmes de cette classe. Par exemple, les sémèmes 'fils' et 'fille' possèdent dans leur classème respectif un sème générique /filiation/ qui les indexe dans un même taxème //enfant//, et dans leur sémantème respectif les sèmes spécifiques /masculin/ pour 'fils', /féminin/ pour 'fille' les opposent à l'intérieur de ce taxème.

Le **domaine** est un groupe de taxèmes lié à une pratique sociale. Les indicateurs lexicographiques comme *chim.* (chimie), *mar.* (marine) sont des indicateurs de domaines. Relativement au taxème, le domaine est une classe de généralité supérieure. Il n'existe généralement pas en son sein de polysémie.

Le **champ** est un ensemble structuré de taxèmes pertinents dans une tâche. Il s'agit de formations sémantiques qui valent pour un texte donné, leur pertinence est fonction des objectifs de la pratique interprétative. Un champ peut regrouper des taxèmes relevant de domaines différents, il est en cela transversal ou transcatégoriel relativement aux taxèmes et aux domaines qui entretiennent entre eux une simple relation d'inclusion. Enfin, la **dimension** est la classe de sémèmes de généralité supérieure, indépendante des domaines, qu'elle divise. Elle renvoie à des catégories oppositives de grande généralité (ex. /humain/ vs /animal/ ; /animé/ vs /inanimé/).

b) Variété des sèmes et opérations interprétatives

L'étude du sens textuel exige une linguistique non restreinte au système de la langue. L'apport fondamental de la SI en la matière est la distinction *sème inhérent* / *sème afférent*¹⁴. Elle sous-tend en effet la définition du *sens* comme l'« ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans un passage ou dans un texte »¹⁵.

Les **sèmes inhérents** sont définitoires du type et sont hérités par défaut du type dans l'occurrence, si le contexte n'y contredit pas. Par exemple, le sémème 'lait' dans *assiette de lait* a pour

¹⁴ Il s'agit en fait d'une « réponse » à E. Coseriu : « Si l'on convient que le système fonctionnel de la langue n'est en somme qu'une des normes sociales qui systématisent le contenu linguistique, pourquoi ne pas tenir compte des autres normes ? [...] Une question cruciale se pose en effet : « La sémantique structurale, telle que nous l'entendons, est en tant que telle exclusivement concernée par le niveau du système (niveau des oppositions fonctionnelles). Mais comment se fait la transition entre le niveau du système (...) et ceux de la *norme* et du *discours* ? » [Coseriu, E., Geckeler, H., 1981, *Trends in Structural Semantics*, Tübingen, Narr., p. 68]. Nous souhaitons que l'étude des afférences puissent contribuer à résoudre ce problème, au prix d'un nécessaire approfondissement théorique : en élargissant l'objet de la sémantique à la *norme*. Le rapport entre système et norme peut alors être pensé en microsémantique comme un rapport entre traits inhérents et afférents (Cf. Rastier 1996a, p. 55) ».

¹⁵ Cf. Rastier 2001a, p. 302.

valeur typique /blancheur/. Mais dans *Lait noir de l'aube nous le buvons les soirs*¹⁶, l'actualisation du sème inhérent /blancheur/ est contredite par le contexte. On parle alors d'*inhibition sémique*. L'actualisation des sèmes inhérents est ainsi sans exception fonction du contexte.

Un **sème afférent** représente l'extrémité d'une relation antisymétrique entre deux sémèmes appartenant à des taxèmes différents. Il est actualisé par instruction contextuelle. On distingue deux types de sèmes afférents. Les **sèmes afférents socialement normés** (notés a.s.n.) sont associés au type mais n'ont pas le caractère définitoire des sèmes inhérents. Ils mettent en jeu des rapports entre types et occurrences. L'opération interprétative correspondant à l'actualisation de ce sème afférent est l'*activation sémique*. On peut rapprocher les phénomènes de connotation de ce type de sème afférent car ce sont des normes sociales qui déterminent le contenu afférent à un sémème-type. La phraséologie est le principal support des inférences socialement normées. Les **sèmes afférents contextuels** (notés a.c.) résultent de propagations de sèmes en contexte. Ils traduisent des relations entre occurrences.

Si l'*inhibition* consiste à interdire l'actualisation en contexte d'un sème inhérent (à le virtualiser), l'*activation* et la *propagation* sont des modes de l'actualisation (*i.e.* d'identification de sèmes, en contexte) effectuée soit de type à occurrence (pour les sèmes afférents socialement normés, mais non les sèmes inhérents qui, sauf inhibition, sont actualisés par défaut dans le sémème-occurrence), soit d'occurrence à occurrence (dans le cas des sèmes afférents contextuels). Inhibition, activation et propagation n'impliquent donc pas les mêmes types de sèmes : on parle d'inhibition de sème inhérent, d'activation de sème afférent et de propagation de sème afférent en contexte. Prenons un exemple rapide pour illustrer tout cela. Dans

Un opéra raisonnable, c'est un corbeau blanc, un bel esprit silencieux, un Normand sincère, un Gascon modeste, un procureur désintéressé, enfin un petit maître constant et un musicien sobre¹⁷

Dans *corbeau blanc* on a une inhibition de /noir/ (sème inhérent) et une actualisation concomitante du sème antonyme /blanc/. Les autres actualisations résultent de parcours interprétatifs s'appuyant sur la *doxa* (les Normands sont hypocrites, les beaux esprits bavards, etc.). On a :

<i>sémème</i>	‘opéra’	‘bel esprit’	‘Normand’	‘procureur’	‘petit maître’	‘musicien’
	(a.c.)	(a.s.n.)	(a.s.n.)	(a.s.n.)	(a.s.n.)	(a.c.)
<i>v. doxale</i>	/déraisonnable/	/bavard/	/hypocrite/	/avide/	/volage/	/buveur/

<i>v. paradoxale</i>	/raisonnable/	/discret/	/sincère/	/altruiste/	/fidèle/	/sobre/
	(a.c.)	(a.c.)	(a.c.)	(a.c.)	(a.c.)	(a.c.)

¹⁶ Premier vers de la « Fugue de la mort » (*Todesfuge*, 1952) de Paul Celan : *Schwarz Milch der Frühe wir trinken sie abends*.

¹⁷ A. La Motte, épigraphe au livret d'*Alcyone*, de Marin Marais (Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 72).

On actualise ainsi des valeurs doxales et des valeurs paradoxales. Il en résulte un contraste typique du genre du paradoxe. La position actancielle que l'énoncé assigne à *opéra* met en saillance /déraisonnable/ car ce *thème* est le point de convergence de l'ensemble des parcours interprétatifs.

Toutes ces actualisations sont le fait de *parcours interprétatifs* qu'on définira comme une *suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte*¹⁸. Ce que marque la présence de ce concept c'est l'idée que le sens textuel n'a rien d'une donnée immédiate, qu'il est toujours le résultat d'opérations interprétatives complexes — « il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiants¹⁹ »²⁰. Plus généralement, ce concept apporte un point de vue général capable de réduire la séparation entre « l'esprit » et la « lettre » du texte. En effet, cellule de base de la sémantique des textes, la notion de *parcours interprétatif* est chargée de résoudre cette difficulté invétérée (la séparation de « l'esprit » et de la « lettre ») en reliant la forme matérielle du texte et ses interprétations.

c) Les concepts d'isotopie et de molécule sémique

Nous serons (peut-être trop) brefs sur l'isotopie. La *réurrence d'un même sème produit une isotopie*. Une *isotopie* est constituée lorsque, sur la base d'une *présomption d'isotopie* — *i.e.* de la présomption de relations d'identité entre sèmes génériques ou spécifiques — sont actualisés au moins deux sèmes en relation d'identité, ou en d'autres termes, lorsque l'on identifie la réurrence d'un *sème isotopant*. Les occurrences de ce sème induisent des relations d'équivalence entre les sémèmes qui les contiennent. On distingue les *isotopies génériques*, qui résultent de la reconnaissance d'une réurrence de sèmes génériques, des *isotopies spécifiques* qui marquent la réurrence de sèmes spécifiques. Ces isotopies résultent donc de la réurrence de traits distinctifs qui opposent les sémèmes à l'intérieur de classes constituées²¹. Il apparaîtra que l'*isotopie* traduit, sur le plan structural de la SI, le concept de *fond sémantique* de son plan perceptif.

Une *molécule sémique* est une *structure stable de sèmes*, actualisée en tout ou partie dans au moins deux sémèmes. La réurrence de la molécule dans plusieurs sémèmes induit un *faisceau d'isotopies*. La constitution d'une molécule sémique équivaut à la constitution d'un type à partir de sémèmes-occurrences. Mais à la différence des classes répertoriées en langue une molécule sémique n'a d'existence que dans un texte donné, de sorte qu'elle peut très bien ne recevoir aucune lexicalisation en langue. À titre d'illustration, les sémèmes 'larme', 'allume', 'torche' et 'éclat' dans l'énoncé *Jusqu'à produire un éclat délirant de cris et de larmes : on eût dit qu'on venait de les*

¹⁸ La définition du parcours interprétatif a connu de nombreuses variantes : « suite d'opérations cognitives permettant d'assigner une signification à une séquence linguistique » (Rastier 1996a, p. 277) ; « suite d'opérations cognitives permettant d'assigner un sens à une séquence linguistique » (Rastier 1989, p. 280) ; « suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à une suite linguistique » (Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p.223) ; enfin, « suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte » (*Arts et sciences du texte*, 2001, p. 301). Nous retenons la dernière en date.

¹⁹ Ces derniers sont conçus comme des interprétants : ils ont un rôle transitoire dans l'élaboration du sens textuel.

²⁰ Cf. Rastier 1997c, p. 127.

²¹ On voit par là que le caractère générique ou spécifique d'un sème est entièrement relatif, le spécifique ne faisant sens que par rapport au générique.

allumer comme des torches (G. Bataille) actualisent chacun les sèmes de la molécule sémique {/intensité/, /clarté/, /inchoatif/}.

La molécule sémique est en effet une *structure* sémique, donc un ensemble organisé de sèmes. La structuration des sèmes concernés semble réalisée par des cas sémantiques. Autrement dit, les cas donnent sa pleine signifiante à la molécule sémique qui, sans l'action cohésive qu'ils procurent, se voit réduite à un simple inventaire de sèmes. La représentation de la molécule sémique peut être réalisée au moyen de graphes thématiques (cf. *infra*, 1.2.3.d), au sein desquels les cas sont justement appelés *liens* et où les sèmes spécifiques forment les *nœuds* que les cas organisent. Les cas sont donc pleinement constitutifs de la molécule et ne peuvent en être disjoints qu'en raison d'options méthodologiques. En ce sens, l'accolade précédente demeure imprécise car elle ne fait que présenter les *relata* de la molécule. Dans ces conditions, il est éclairant d'assimiler le concept de *forme sémantique* à celui de molécule sémique (cf. *infra*, 1.2.3.).

3) L'interaction des composantes sémantiques

Pour décrire la sémantique du texte la SI se dote de quatre composantes qui « définissent et hiérarchisent des concepts descriptifs utiles à l'analyse des textes et à la typologie des genres »²² :

- 1 - La *thématique* rend compte des contenus investis, c'est-à-dire du secteur de l'univers sémantique mis en œuvre dans le texte.
- 2 - La *dialectique* rend compte des intervalles temporels dans le temps représenté, de la succession des états entre ces intervalles, et du déroulement aspectuel des processus dans ces intervalles.
- 3 - La *dialogique* rend compte des modalités, notamment énonciatives et évaluatives, ainsi que des espaces modaux qu'elles décrivent.
- 4 - La *tactique* rend compte de la disposition séquentielle du signifié, et de l'ordre (linéaire ou non) selon lequel les unités sémantiques à tous les paliers sont produites et interprétées.

Détaillons les composantes 2 et 3 (et, incidemment, la première). La *dialectique* comprend deux niveaux hiérarchisés, l'élaboration des unités du niveau agonistique présupposant celle des unités d'un premier niveau dit événementiel qui intéresse l'interaction entre acteurs. Comme le *thème spécifique*, un *acteur* se compose d'une molécule sémique susceptible de modifications entre deux intervalles de temps dialectique, de sèmes génériques (ex. /humain/, /inanimé/) et de sèmes afférents casuels ou *rôles*. Ces derniers sont des types d'interaction entre acteurs qui subsument leurs actants-occurrences situés au palier mésosémantique. Les *fonctions* rendent compte d'interactions typiques entre acteurs (cf. la folkloristique d'un V. Propp). On peut dire sans s'écarter de la ligne de recherche offerte que la constitution des unités de la *dialectique* permet alors de rendre compte de ce qu'un texte peut avoir de *narratif* ou encore à quoi tient qu'on peut y reconnaître quelque forme (pleine ou fragmentaire) de récit. Quant aux notions de *narration* et de *modalité* elles relèvent de la composante complémentaire,

²² Cf. Rastier 1989, p. 53.

la *dialogique*. De cette dernière composante relèvent également les *foyers* de l'énonciation représentée (ordinairement marqués par des pronoms personnels) responsables de la modalisation des unités de l'univers sémantique décrit. Avec Bernard Pottier, nous retiendrons les modalités suivantes²³ :

- Existentiel :
 1. Ontique : irréel / apparence / réel
 2. Aléthique : impossible / possible / nécessaire
- Epistémique : croire, connaître, souvenir
- Axiologique :
 1. Jugements intellectuels : bien/mal ; beau/laid ; utile/inutile, etc.
 2. Perceptions sensibles : bon/mauvais ; euphorie/dysphorie.

Dans ce cadre, la description se fixe pour but de décrire l'interaction de ces quatre composantes :

Leur interaction constante interdit en effet de les décrire isolément, [...]. Dans la quasi- totalité des textes, chacune des composantes est *simultanément* en interaction avec les autres. Aucune directionnalité n'est imposée à ce dispositif, et c'est pourquoi nous l'avons dit *hétérarchique* (ibid.).

Soit schématiquement :

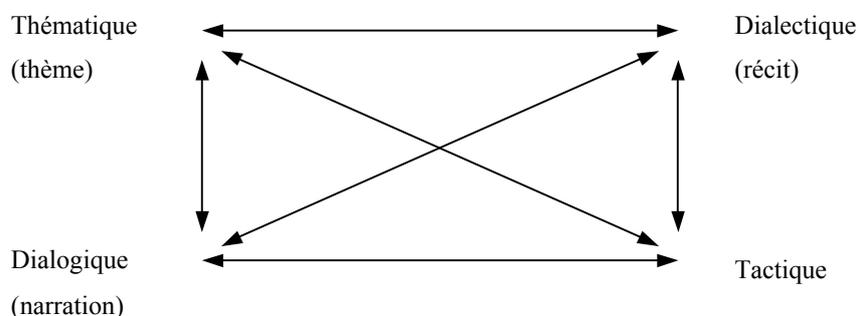


Figure II : l'interaction des composantes sémantiques

Comme ces composantes ne sont pas d'égale distribution dans tous les textes certaines composantes ou certains aspects de ces composantes pourront ne jouer aucun rôle (ex. dans une liste de courses, seule l'interaction de la tactique et de la thématique est effective). Enfin, en plus des quatre composantes sémantiques Rastier distingue quatre composantes textuelles censées rendre compte des textes au plan de l'expression (vs contenu). On a en somme²⁴ :

²³ Cf. Pottier [1987], 1992, pp. 215-220.

²⁴ Cf. Rastier 2001a, p 249.

<i>Composantes du signifié</i>	<i>Composantes du signifiant</i>
Thématique	Médiatique (écrit, oral, polysémiotique)
Dialectique	Rythmique
Dialogique	Prosodique – tonale
Tactique	Distributionnelle (sections)

Tableau I : les composantes textuelles

Ces composantes textuelles accusent une différence de statut : si chacune des composantes sémantiques renvoie à un corps explicite de concepts, les composantes de l'expression en sont elles dépourvues dans la SI. Il convient donc de mobiliser les théories indigènes adéquates. Enfin, à l'interaction de ces huit composantes correspond la *sémiosis textuelle*.

4) Du contexte linguistique à la situation de communication

Pour la SI, le problème du sens implique nécessairement celui du contexte²⁵. Dans cette perspective,

le contexte n'a pas un rôle de *modification*, mais d'*institution* [et] : plus exactement, [que] les unités sont identifiées (pour l'expression), et sémantisées (pour le contenu) au cours de parcours interprétatifs qui se déploient sur le texte.²⁶

Il s'agit donc d'opposer une conception de la « modification » à une conception de l'« institution » qui subordonne la valeur en langue à la valeur en contexte. Ce qui est institué ce sont des unités : le contexte institue l'identification de leur expression et la sémantisation de leur contenu. Les *unités* doivent donc être considérées comme un résultat et non comme un donné. Il suit que pour la théorie sémantique l'appréhension — et la description — des unités du texte nécessite une *contextualisation*. Approfondissons ce point.

²⁵ « Dès que la problématique de la différence tient compte du contexte, elle dépasse le problème de la signification et s'ouvre à la question du sens » (Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 39). Relativement à une unité sémantique, on appelle *contexte* l'ensemble des unités qui ont une incidence sur elle. Le contexte est dit *passif*, lorsque c'est l'unité sémantique qui a une incidence sur les unités qui l'environnent, et *actif* lorsque ce sont ces unités qui ont une incidence sur elle. En outre, comme la description peut projeter l'illusion que les relations agissent unilatéralement, il faut se convaincre que la plupart des relations d'incidences entre unités sont réciproques. Outre l'opposition des contextes passif/actif on distingue une autre catégorie de contextes. L'incidence du *contexte global* sur le *contexte local* illustre le principe herméneutique qui stipule la détermination du local par le global. Ce principe s'étend de la lexie (comme contexte) à la situation de communication dans laquelle est interprété le texte.

²⁶ Cf. Rastier 1998a, p.101. Nous soulignons.

a) Une sémantique unifiée — Les trois paliers de la description

A. La prise en compte du contexte amène Rastier à redéfinir les unités traditionnelles de la linguistique. La *lexie*, la *période*, et le *texte* sont substitués au mot, à la phrase, et au « texte »²⁷. À chacune de ces unités correspond alors un palier de complexité linguistique²⁸. La description sémantique peut être menée à chacun de ces paliers au moyen du corps unique de concepts que nous venons de présenter et à ce titre la sémantique interprétative peut être dite une *sémantique unifiée* : elle affirme une unité entre « l'en deçà du mot et de l'au-delà de la phrase »²⁹. À chacun de ces paliers — qui connaît par définition un intervalle — correspond un type de description sémantique, qui intéresse un type d'unité sémantique (la flèche indique la présence d'un intervalle)³⁰ :

	<i>Description microsémantique</i>	<i>Description mésosémantique</i>	<i>Description macrosémantique</i>
Palier de complexité	morphème → lexie	syntagme fonctionnel → période d'énoncés	totalité du texte
Unité sémantique	sémème, sémie	actant, procès	thème, acteur, foyer

Tableau II : les trois paliers de la description sémantique

La primauté est donnée au palier du texte, « puisque c'est la connaissance des caractéristiques du texte qui permet d'assigner du sens à la phrase et au mot » (*op. cit.*, p. 36). Le contexte est donc rapporté au texte et non au signe et le contexte est ainsi conçu comme une *zone de localité* :

Relativement au texte, le contexte se définit comme une zone de localité, et le choix de ne plus centrer le contexte sur un signe [dont il modifie la signification en langue] change évidemment la perspective, si bien qu'un contexte n'est plus le contexte d'un mot, mais un passage du texte.³¹

La sémantique retient trois zones de localité : « les lexies du même syntagme, les autres syntagmes de la même période, les autres périodes du même texte »³². Selon la nature de la zone de localité les effets contextuels seront plus ou moins favorisés. Eu égard au syntagme on remarque ainsi que « les activations et les inhibitions sémiques sont les plus fortes et les moins soumises à conditions » (*ibid.*).

²⁷ Pour une argumentation de ce remaniement cf. Rastier 1998a, pp. 102-104 et Rastier, Cavazza, Abeillé Rastier 1994, pp. 36-37.

²⁸ « Par exemple, entre le mot et le syntagme stéréotypé, il n'y a qu'une différence de degré, et non de nature ; de même entre la phrase complexe et le paragraphe. » (*ibid.*, p. 36).

²⁹ Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 37.

³⁰ Cette présentation, qui simplifie volontairement le problème des paliers de complexité, est la nôtre.

³¹ Rastier 1998a, p. 99.

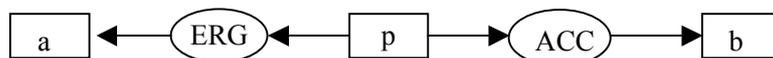
³² Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 130.

Il importe de retenir que les zones de localité articulent la syntaxe et la sémantique — la morphosyntaxe spécifiant des *conditions d'accueil* pour les parcours interprétatifs. En soi, le rôle des *zones de localité* n'est pas de *stabiliser* le sens au moyen d'une optimisation des contraintes sur les significations ou les virtualités signifiantes que propose la langue car il revient au discours, au genre (cf. *infra*, § d) et à l'énonciation de décider de la complexité interprétative du passage (on peut, évidemment, évoquer ici la syntaxe de la poésie mallarméenne).

B. Au palier mésosémantique, les relations entre sémèmes peuvent être représentées par des graphes³³. Un *graphe sémantique* représente un type de structure sémantique qu'il figure au moyen de *nœuds* et de *liens* positionnant des variables dont les rapports orientés sont signalés par des flèches. Soit, sur un modèle abstrait³⁴ :



Détaillons la morphologie de ces graphes, c'est-à-dire leur forme schématique, en présentant leurs liens constitutifs. Toujours au palier mésosémantique, il revient à l'*opération de casualisation* de structurer les actants en présence. Il n'est sans doute pas inutile d'illustrer tout ceci sur un exemple qui détaille ce processus d'attribution des cas. Au début de la troisième partie de *La mémoire aime chasser dans le noir* de Gérard Macé³⁵, l'énonciateur entend *un bruit de vaisselle qui brise le rêve*. Le graphe sémantique de cet énoncé épouse alors la forme suivante (où la valence *a* instancie 'bruit de vaisselle', *b* 'rêve' et *p* 'brise') :



La simplicité de cette représentation graphique et au fond son apparente conformité à la linéarité de l'énoncé ne doit pas masquer l'existence du *parcours* interprétatif dont elle résulte et au terme duquel les actants de l'énoncé se voient attribuer leur position casuelle. Voici comment dans notre énoncé les relations casuelles sont établies par un parcours simple. On peut convenir que le sémème 'brise' contient les traits inhérents /ergatif/ et /accusatif/³⁶ (mais ce n'est pas là quelque chose d'absolu, cf. « la mer brise ») sur la base d'une condition d'accueil morphosyntaxique : *briser* est un verbe bivalent et en contexte de voix active ces traits sont afférés par propagation sémique en position initiale à 'un bruit de vaisselle' et en position finale de syntagme à 'le rêve', soit :

³³ Ce développement présente un mode de représentation (liens casuels, nœuds) dont verra plus tard l'intérêt pour la description des thèmes (Ch. III, 2.1.1 ; Ch. IV, 2.4.2) et de la cohésion textuelle (Ch. IV, 1.2.2).

³⁴ Rastier emprunte ce mode de figuration à Sowa J., 1984, *Conceptual structures, Information processing in mind and machine*, Addison, Wesley, New York.

³⁵ Macé G., 1993, *La mémoire aime chasser dans le noir*, Paris, Gallimard.

³⁶ Les différents cas et leur définitions respectives sont présentés dans les « Conventions typographiques ».

préférentielles entre les unités placées à la rime. En fait, le genre, entendu comme « programme de prescriptions positives ou négatives, et de licences »³⁸, structure au palier macrosémantique des zones de localité étendues (ex. les chapitres) qui autorisent des relations sémiques à longue portée. En ce qui concerne les *normes idiolectales*, on considère qu'elles peuvent, notamment au sein du discours littéraire, « subvertir » en partie les normes sociolectales et dialectales, donc établir sans entraves toutes sortes de relations sémantiques proches ou lointaines.

c) L'ordre herméneutique : incidence de la pratique sociale sur le texte

De même que le contexte linguistique global a une incidence sur le contexte local, de même le texte se soumet à des déterminations supérieures qui correspondent à cinq principes sur lesquels se fonde en partie la SI : (1) les textes sont produits et interprétés au sein de *pratiques sociales* (qui fixent des objectifs); (2) à chaque type de pratique sociale correspond un type de *discours* (ex. : politique, littéraire) ; (3) chaque discours se subdivise en *genres* ; (4) si bien que tout *texte* relève d'un genre, tout genre d'un discours et tout discours d'une pratique sociale. Autrement dit, la description du contenu sémantique d'un texte n'admet pas son exclusion de la situation de communication dans lequel il est produit ou interprété étant donné que tout changement d'entour³⁹, ou contexte situationnel, agit sur la construction du sens textuel :

En somme, le sens n'est pas immanent au texte comme message, mais à une situation de communication comprenant en outre un émetteur et un récepteur [...], comme aussi un ensemble de conditions (des normes dont le genre textuel, et une pratique sociale déterminée).⁴⁰

Toutefois, si « interpréter c'est recontextualiser »⁴¹, la perspective interprétative de la sémantique rend nécessaire le dépassement de l'*hic et nunc* de la situation de communication, puisque la construction du sens textuel suppose une réélaboration interprétative, inséparable d'une tradition d'interprétation — rompue et/ou approfondie, et en tout cas objet d'une évaluation. Il revient précisément à l'*ordre herméneutique* (qui s'ajoute aux ordres syntagmatique et au paradigmatique et les surdétermine) de permettre « la médiation entre le texte d'une part, et l'histoire et la société dont le texte procède par le biais des pratiques où il est produit et interprété. »⁴². De telle sorte qu'entrent en ligne de compte non seulement la situation *hic et nunc* mais aussi et surtout les situations de communication différées. En somme, si l'identification et la sémantisation des unités résulte d'une optimisation contextuelle (locale et globale) des contraintes, l'ordre herméneutique est l'expression manifeste de l'influence du global

³⁸ Cf. Rastier 1989, p. 37.

³⁹ L'*entour* englobe le texte, l'émetteur et le récepteur d'une situation de communication, il contient les interprétants nécessaires à l'actualisation de contenus du texte, à savoir : (1) les sémiotiques associées au texte ; (2) la situation de communication *hic et nunc* ; (3) les connaissances encyclopédiques de la société où la communication a lieu ; et celles, englobant les précédentes, sur cette société.

⁴⁰ Cf. Rastier 1989, p. 16.

⁴¹ Cf. Rastier 1998a, p. 109.

⁴² Cf. Rastier 1997c, p. 133.

sur le local puisqu'il contrôle en définitive la pertinence des actualisations sémiques. Ici se referme notre présentation du versant structural et herméneutique de la SI. Résumons-nous, avant de préciser les rapports entre ce versant de la théorie et son homologue gestaltiste, si l'on peut dire.

En définissant le rôle du contexte comme *institution* (vs modification) du sens corrélativement au principe de *surdétermination de la valeur en langue par la valeur en contexte*, la SI en vient naturellement à poser que le sens textuel est immanent à une situation de communication. Les différents contextes linguistiques (au sein des zones de localité) et non linguistiques (situation, genre, discours) imposent, permettent ou interdisent de nouer telle ou telle relation sémantique. Ces relations se concrétisent dans des actualisations de sèmes. Plus correctement, on retiendra que le sens résulte de *parcours* entre signifiés réalisés sous conditions herméneutiques (tout texte relève d'un genre, d'un discours et d'une pratique sociale historiquement située) et sous diverses contraintes morphosyntaxiques.

1.2. Les morphologies sémantiques

1) Conceptions distributionnelle et morphosémantique du texte

A. Un affermissement du passage du signe au texte est marqué dans la SI par la promotion d'une conception morphosémantique du texte. En rupture radicale avec le principe de compositionnalité du sens (*i.e.* le sens d'une expression se compose de celui de ses constituants), cette conception s'appuie sur les notions de forme et de fond sémantique ou *morphologies*. Elle affirme ainsi, par hypothèse, que le traitement du sens s'apparente en règle générale à la *reconnaissance de formes*. Ce qui lui confère évidemment, dans une certaine mesure, des affinités avec les principes de la *Gestalttheorie*. Cependant la SI, à la différence de la TFS de Cadiot et Visetti, ne s'interroge pas directement sur la transposition en sémantique linguistique des acquis de la théorie de la Forme.

B. Ses particularités théoriques se dégagent plus nettement vis-à-vis d'autres linguistiques des textes, comme la linguistique textuelle élaborée depuis plus de dix ans par Jean-Michel Adam. On peut considérer que cette dernière est particulièrement représentative d'une conception distributionnelle du texte. Selon Adam,

un texte est formé par la combinaison-composition d'*unités élémentaires* et il s'agit de décrire et de théoriser une *compositionnalité* qui doit être approchée par niveaux d'organisation et de complexité⁴³.

et, par conséquent,

La linguistique textuelle a pour objet la théorisation des *agencements* de propositions et de *paquets* de propositions au sein de l'*unité* de haute complexité que constitue un texte. [...]. Au niveau 1, les opérations de *segmentation* de la (des) propositions(s) aboutissent à une unité typographique ou à une

⁴³ Cf. Adam 1999, p. 18. Nous soulignons.

unité orale de composition textuelle qui correspond rarement à ce que nous appelons une phrase. Au niveau 2, des *paquets* de propositions (périodes et séquences) sont soulignés par la segmentation. Au niveau 3, enfin, la segmentation met en évidence des plans de textes et elle aboutit à l'unité langagière d'un tout verbal souvent pluri-sémiotique [...] possédant un début et une fin péritextuellement déterminés.⁴⁴

Au contraire pour la conception *morphosémantique*, un texte ne se définit pas comme le produit d'une composition, aussi élaborée soit-elle, d'unités élémentaires (propositions) nécessairement localisables et identifiables par des procédures d'analyse grammaticale (segmentation, commutation). Car, à la différence de la manifestation discrète des *unités* en question dans ces citations, les *formes sémantiques* se caractérisent par une manifestation continue et une localisation spatio-temporelle incidente. Elles n'ont en effet pas de signifiant qui serait isolable comme c'est le cas pour les parties du discours, et la *lexicalisation* d'une forme sémantique ou de ses parties (ex. molécule sémique) n'est déterminée qu'*a posteriori* dans des passages de textes. Ainsi, dans l'énoncé de Bataille, la molécule sémique {/intensité/, /clarté/, /inchoatif/} connaît trois lexicalisations différentes dans *larme*, *allume* et *éclat*. De même, une forme peut connaître des degrés d'implicite dans la mesure où sa manifestation peut varier du compact au diffus (cf. *infra*, § d). Plus généralement, une forme est variable dans le temps de l'énonciation et de l'interprétation car sa définition est fonction des déterminations contextuelles qui la font évoluer (cf. les zones de localité). En somme, pour être une objectivité observable et descriptible, « une forme n'est pas une unité discrète, stable, identique à elle-même »⁴⁵. Tout cela implique évidemment un rapport au texte très différent de celui de la conception *distributionnelle*. Pour la conception *morphosémantique*, le texte n'est pas analysé mais parcouru dans une interprétation qui reconnaît des formes sémantiques dans les moments de leurs transformations.

On n'aura sans doute fait qu'indiquer ici les points de divergence entre ces conceptions opposées du texte et les propriétés des morphologies sémantiques apparaîtront plus nettement au fil de l'exposé. Pour ce faire, nous proposons de signifier les rapports entre les plans structural et perceptif de la SI afin de montrer en quoi la description morphosémantique vise d'une part l'« étude des formes sémantiques, et notamment des molécules sémiques », d'autre part l'« étude des formes et des fonds sémantiques, ainsi que des rapports entre ces fonds et ces formes. »⁴⁶.

2) L'hypothèse de la perception sémantique

Étrangères aux procédures d'identification des unités linguistiques traditionnelles, les formes sémantiques sont aussi dissociées du domaine d'objectivité des premières. En effet, les formes sont des objectivités construites et reconnues dans ce que Rastier nomme la *perception sémantique*. Dès *Sens et textualité* (1989), il évoque ainsi le « problème, resté inaperçu, de la perception sémantique » (p. 9),

⁴⁴ Cf. Adam 1999, pp. 38-39. Nous soulignons.

⁴⁵ Cf. Rastier 2003, pp. 99-114.

⁴⁶ Cf. Rastier 2001a, p. 300.

[...] seule une conception chosiste du langage pourrait écarter d'emblée l'hypothèse que le son et le sens sont traités de manière au moins en partie analogue. La compréhension d'une suite linguistique est pour l'essentiel une activité de reconnaissance de *formes sémantiques*, qu'elles soient déjà apprises ou construites en cours de traitement [nous soulignons].

Dans la perception sémantique, la reconnaissance des formes suit trois modalités principales. La *dissimilation* et l'*assimilation* sont respectivement convoquées en cas de contraste sémantique faible et fort. Elles sont donc sollicitées lorsqu'un certain seuil n'est pas atteint ou, au contraire, est dépassé⁴⁷. En particulier, on souligne que le processus de *dissimilation* vaut tant dans l'interprétation (notamment des tautologies, par ex. : *une femme est une femme*) qu'au niveau de la production d'associations verbales simples (on a généralement les inductions suivantes : *frère* → *sœur* ; *fil* → *père* ; *blanc* → *noir*, etc.) (*op. cit.*, p. 216-217). Il en va de même pour le processus d'*assimilation*. La *présomption d'isotopie* est diversement rapprochée de modèles psycholinguistiques et se voit définie comme « un principe de bonne continuation, qui présuppose la similarité d'éléments proches »⁴⁸. Plus précisément, elle se conçoit comme la reconnaissance de relations d'équivalences entre sémèmes. La référence à la *Gestalttheorie* (« principe de bonne continuation »), ici on ne peut plus claire, est tout à fait légitimée en théorie⁴⁹, et l'on pourrait encore rapprocher l'*assimilation* et la *dissimilation* des notions d'« assimilation » et de « distinction »⁵⁰. Ces dernières ont en commun la notion de *contraste* qui fait son apparition dans une définition fonctionnelle des processus perceptifs élémentaires : « [...] la dissimilation augmente les contrastes faibles (tautologies, syllepses) et l'assimilation diminue les contrastes forts (contradictions, oxymores, coq-à-l'âne) »⁵¹. Ce secteur de la théorie s'analyse donc en trois processus (l'assimilation, la dissimilation, la présomption d'isotopie) et un phénomène perceptif, le *contraste* (fort/faible)⁵².

⁴⁷ Établies empiriquement et en partie désormais validées par les résultats de diverses expérimentations, l'*assimilation* et la *dissimilation* peuvent être conçues comme des lois générales de type « trans-culturel », dans la mesure où elles opèrent « dans des communautés linguistiques très diverses (langues romanes, chinois, coréen, arabe, suédois, guarani) » (Rastier 1996a, p. 217).

⁴⁸ Cf. Rastier 1996a, p. 221.

⁴⁹ Le principe de bonne continuation relève des « lois génériques qualitatives, déterminant la constitution des unités à partir de l'universalité de certaines structures dynamiques. [...] Elles s'énoncent sous la forme d'une liste de principes, qui [...] se laissent regrouper en six rubriques principales : proximité, similitude, continuité de direction, clôture, expérience passée, et prégnance. Ainsi le principe de proximité affirme que, toutes conditions étant égales par ailleurs, des "éléments" qui sont proches dans le champ tendent à être perçus comme appartenant à la même unité. Le principe de similitude affirme de même le regroupement des éléments semblables. Celui de continuité de direction regroupe au sein d'un même contour des éléments d'orientation compatibles, etc. [...]. Bien que ces lois aient été énoncées initialement dans le cadre de la perception visuelle, elles se veulent très génériques, au sens où elles peuvent non seulement être transposées à d'autres modalités, telle que l'auditive, mais encore valoir à différentes échelles d'espace ou de temps [...]. Ces lois seraient donc génériques en tant que formant une matrice générale permettant d'engendrer des lois plus spécifiques. » (Cf. Rosenthal, Visetti 1999, pp. 177-180).

⁵⁰ Cf. Fraisse 1947, pp. 181-195.

⁵¹ Cf. Rastier 1996a, p. 219.

⁵² La notion de contraste semble connaître une notion connexe, celle de *seuil*, qui soulève la question des conditions de franchissement d'un « seuil sémantique ». Elle est soumise à des conditions herméneutiques. Si en général, dans un protocole non spécifié *blanc* induit *noir*, dans une situation de communication littéraire (corpus de langue française) *noir* pourra induire préférentiellement *rouge*.

Enfin, selon le type de grandeur sémantique (sémème, sème)⁵³ et le type de rapport ou de statut (contraste, type/occurrence) impliqués, il est possible de distinguer deux groupes principaux d'opérations : 1. les processus perceptifs, qui intéressent en quelque sorte la distance sémantique entre sémèmes — lois de dissimilation et d'assimilation, la présomption d'isotopie ; 2. les opérations interprétatives à proprement parler — inhibition, activation et propagation (cf. *supra*, §1.1.2.b). Le lien entre les processus perceptifs et les opérations interprétatives élémentaires se précise ainsi : les premiers déterminent les secondes. C'est là un premier rapport étroit entre la différenciation sémique et la perception sémantique.

3) *Formes et fonds sémantiques*

a) Traduction intra-théorique

A. En conclusion d'une discussion au sujet du « thème », Rastier propose le tableau d'équivalences terminologiques suivant (p. 58) :

Sémantique :	<i>Thèmes génériques</i>	<i>Thèmes spécifiques</i>
<i>Gestalttheorie</i> :	<i>Fond</i>	<i>Figures [i.e. formes fortes]</i>
Intelligence artificielle :	<i>Topic</i>	<i>Focus</i>
Critique littéraire :	<i>Sujet</i>	<i>Thèmes</i>
Ancienne rhétorique :	<i>Style</i>	« lieux » [<i>topoi</i>]

On lit l'homologation :

Fond : isotopie générique :: Forme : isotopie spécifique

Cette assimilation théorique entre la *Gestalttheorie* et la SI fait un peu plus tard l'objet d'une traduction interne à la théorie, une traduction formulée ainsi : « les rapports entre formes et fonds sémantiques, décrits comme des rapports entre isotopies génériques et isotopies spécifiques »⁵⁴. Ce lien entre le plan structural (isotopie) et le plan perceptif (forme/fond), est présenté ainsi par Cadiot et Visetti :

Ainsi, en sémantique, Rastier utilise précisément la notion de fond pour qualifier le mode de présence et d'unification des sèmes génériques d'une classe lexicale, ou d'une isotopie, par contraste avec les sèmes spécifiques qui distinguent (entre eux, et contre le fond) les sémèmes de la classe, ou les molécules

⁵³ Dans ce chapitre et les suivants on entend par *grandeur* « ce « il y a » dont on présume l'existence sémiotique, antérieurement à l'analyse qui y reconnaîtra une unité discrète, et dont on ne postule que la comparabilité avec d'autres grandeurs du même ordre » (Courtés, Greimas 1979, p. 169), en étendant librement cette définition au non discret.

⁵⁴ Cf. Rastier 2001b, p. 222.

sémiques parcourant le texte. L'opposition/jonction fondamentale entre générique et spécifique se reformule ainsi dans le cadre d'une théorie des formes.⁵⁵

On constate l'apparition d'un terme supplémentaire, la molécule sémique, qui vient troubler l'homologation relevée, d'autant qu'on peut lire ceci chez Rastier dans *Sémantique pour l'analyse* (1994, p. 128) :

Prescrites ou non par le système fonctionnel de la langue, les isotopies spécifiques sont ainsi un facteur primordial de la cohésion des périodes (et, au-delà, des textes). Elles participent ainsi à la définition des fonds perceptifs.

Devenant l'égal des isotopies génériques, les isotopies spécifiques participent désormais des fonds sémantiques. En fait, il convient de substituer à *fond : isotopie générique :: forme : isotopie spécifique* l'homologation

Fond : isotopie :: Forme : molécule sémique

En effet, précision cruciale,

[...] un sème spécifique, du moment qu'il est récurrent et diffus peut participer à un fond (isotopie spécifique). Une forme comme une molécule, peut contenir des traits génériques. Ainsi, l'opposition spécifique/générique ne recoupe pas l'opposition fond/forme.⁵⁶

Pour essayer de comprendre la première partie de l'homologation (*Fond : isotopie*) en l'interprétant dans une optique didactique, faisons une proposition de lecture pour la notion de *fond sémantique*.

b) Force des fonds

1. *Le fond sémantique comme contexte*. — Même en tenant compte de la relativité théorique entre le spécifique et le générique, on associe spontanément les sèmes isotopants taxémiques ou domaniaux à des traits génériques. Une isotopie qu'on admet correspondre à un domaine (ex. maritime) ou à un taxème aura de fait, d'un point de vue perceptif, le statut de *fond sémantique*. Pourquoi ? De même que dans un taxème (comme celui des //couverts//) ce qui fait l'identité d'un sémème ('fourchette' ; /pour piquer/) relativement à un autre sémème ('couteau' ; /pour couper/) ne se conçoit, ne se perçoit, que relativement aux sèmes génériques qui marquent l'appartenance de ces contenus à la classe, de même la récurrence d'un sème (macro-, méso)générique joue un rôle

⁵⁵ Cf. Cadiot, Visetti 2001, p. 58.

⁵⁶ Cf. Rastier 2003, pp. 99-114.

immédiatement *contextualisant* pour l'identification des sémèmes dans une suite linguistique donnée. Pour en tirer les conséquences exposons la catégorie densité/rareté isotopique.

2. *Degrés de présence : fonds denses/rares.* — Si l'établissement non détaillé des isotopies génériques peut parfaitement convenir à certaines tâches descriptives, d'autres tâches qui impliquent la mise en évidence de phénomènes sémantiques précis requièrent des critères d'analyse spécifiques. Dans le cas qui nous occupe, le critère se présente sous la forme d'une catégorie oppositive, une isotopie pouvant être *dense* ou *rare*. Rastier la définit comme suit :

Une isotopie est dite *dense* ou *rare* selon le nombre de ses sémèmes-occurrences dans une étendue de texte donnée, rapporté au nombre total de sémèmes qui constituent cette étendue⁵⁷.

Nous y souscrivons à une nuance près qui ne fait que préciser une donnée implicite. On conviendra en effet qu'il y a peu d'intérêt à voir dans « *dense* ou *rare* » une opposition contradictoire et qu'il vaut mieux la concevoir comme un axe gradué menant d'un terme à l'autre, l'usage bi-polaire de la catégorie restant en fin de compte un mode possible — que rendront pertinents les textes décrits et le choix des objectifs de la description — de son fonctionnement. Pratiquement, pour mesurer la *densité* d'une isotopie générique nous suggérons de segmenter ainsi un axe gradué — abstraitement bien entendu, dans la mesure où le critère de dépassement des seuils reste entièrement relatif aux textes décrits⁵⁸ :

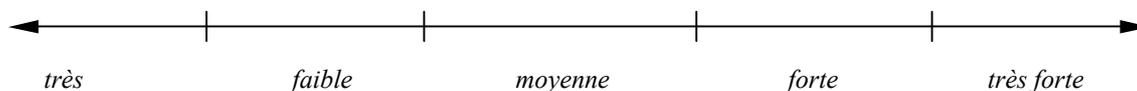


Figure II : axe de la densité isotopique

3. *La force des fonds.* — Ceci étant précisé, ressaisissons le phénomène de la densité dans le cadre morphosémantique en prenant un exemple qui sera développé au chapitre III (3.2.3.a). Dans le texte d'ouverture du recueil de Macé *La mémoire aime chasser dans le noir*,

L'oiseau dont je guettais l'envol, à l'instant où le photographe actionnait le déclencheur, est plus invisible encore que l'ange de l'annonciation dont il est le lointain avatar, car il n'a rien d'autre à annoncer que l'apparition des fantômes.

L'amour de la photographie est sans doute né d'une fascination pour cet oiseau qui bat des ailes à l'entrée d'une chambre aux volets clos, d'une chambre interdite où l'amour et la mort continueront sans nous leur jeu de colin-maillard.

⁵⁷ Cf. Rastier 1989, p. 178.

⁵⁸ On aura noté la disparition du pôle « rare » sous l'effet de la graduation, pôle désormais assimilé à la section « faible / très faible ».

l'isotopie domaniale dominante est celle de la photographie. Elle constitue ainsi non seulement un accès privilégié au thème global mais elle prescrit, ce qui ne va pas *a priori* de soi, une mise en rapport de la première occurrence de 'oiseau' avec le domaine //photographie//. On dira dans ce cas que 'oiseau' est accroché au fond *photographie* par le trait /représenté/ (vs /réel/ (cf. *Attention le petit oiseau va sortir !*). Il en va de même pour 'chambre' qu'on réécrit | 'appareil photo' |. Or dans le premier alinéa de *La chambre interdite* (dans le même recueil)

L'oiseau dont je guettais l'envol à l'entrée d'une chambre aux volets clos, une chambre interdite où l'amour et la mort continueront sans nous leur jeu de colin-maillard, est plus invisible encore que l'ange de l'annonciation, car il n'a rien d'autre à annoncer que l'apparition de fantômes en plein jour.

les termes inducteurs de l'isotopie disparaissent (*photographe, déclencheur*) on ne revient pas sur l'identification du sémème 'oiseau' (/animal/, /aviaire/) et 'chambre' reste une pièce d'habitation. Cela veut dire que ce passage de *La chambre interdite* escamote le fond sémantique responsable, dans l'autre texte, de l'exploitation de la polysémie lexicale. Par extension, cette sorte de détermination du contexte peut se concevoir en termes de *force* des *fonds sémantiques* entre lesquels on peut imaginer des conflits dont l'enjeu peut être, par exemple, la levée ou le maintien d'une ambiguïté. La *densité* sémique nous semble constituer un facteur important d'augmentation ou d'abaissement de la *force* des fonds et, autrement dit, un *fond dense* peut posséder une forte capacité d'assimilation (ou de « profilage », cf. *infra*, 2.2.1.) des unités du texte à la classe sémantique qu'il représente. Tout cela vaut pour les fonds sémantiques qui correspondent à des isotopies *génériques*. Nous évoquerons bientôt ceux auxquels correspondent des isotopies *spécifiques*. Notons pour finir que la *rupture* de fond sémantique est à l'allotopie ce que la *connexion* entre fonds est à la polyisotopie.

c) Formes sémantiques et notions traditionnelles

Tous les postes des composantes sémantiques sont concernés par la conception morphosémantique du texte :

Ces morphologies sémantiques peuvent faire l'objet de diverses descriptions. Par exemple, rapportée aux quatre composantes, une molécule sémique peut être décrite comme thème, comme acteur, comme but ou source d'un point de vue modal, comme place dans la linéarité du texte.⁵⁹

Plus spécialement, dans la mesure où elle se laisse décrire comme une molécule sémique, toute unité macrosémantique (acteur, thème, foyer) se conçoit en termes de formes sémantiques. Au-delà, l'adoption d'une conception *morphosémantique*, qui entraîne dans la description une secondarisation

⁵⁹ Cf. Rastier, Cavazza, Abeillé 1994, p. 186.

des parties du discours, invite également à transposer la conception courante des notions de figure, topos et motif. En ce qui concerne les figures on notera, pour illustration, que

le rapport énigmatique du littéral au figuré se transpose dans celui qui unit les formes aux fonds constitués par les récurrences systématiques de sèmes génériques. Les figures [devenant dans ce cadre] des moyens de construire ces formes et de les relier à ces fonds⁶⁰

Quant aux thèmes, topoï et motifs, la SI prévoit de les décrire comme des sortes de formes construites dans le temps des relations entre occurrence-reprise et occurrence-source (VS type abstrait/occurrence dérivée). Une telle transposition ne dissout pas pour autant ces notions car la finalité descriptive d'une sémantique des textes demeure la *caractérisation* (qui n'est ni universalisation ni individualisation), au sens où elle assume la particularité du général.

d) Diffusion/sommation de formes

Dans ces conditions, comme les *formes sémantiques* sont solidaires des *fonds* où elles émergent⁶¹, sans nécessairement s'y stabiliser tout à fait, on comprend que le sens textuel puisse être défini comme un jeu (très) complexe de *rappports* fonds/formes. A ce titre, il est utile de souligner qu'en tant que groupement stable de traits une molécule sémique peut avoir diverses lexicalisations. Par exemple, Rastier a montré que cette molécule sémique⁶²

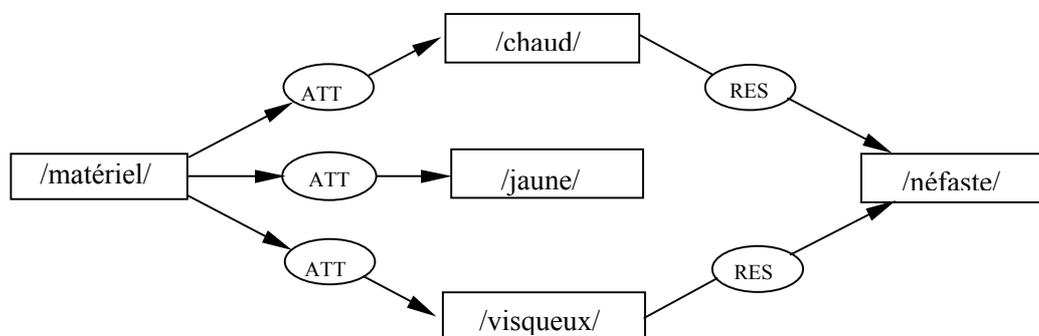


Figure IV : représentation d'une molécule sémique

s'observe dans de multiples contextes de *L'Assommoir* (1877) de E. Zola, les traits qui la définissent s'actualisant notamment dans 'sauce', 'huile', 'graisse', 'or', 'pluie', 'vitriol', etc. Mais il n'y a aucune nécessité pour que les constituants de ce *thème spécifique* soient actualisés *ensemble* pour un même sémème. Aussi admet-on, *de façon spontanée*, facilement /visqueux/ et /jaune/ pour 'graisse' alors que pour 'pluie' les choses paraissent moins évidentes (bien sûr, tout cela est fonction du contexte). Comme les constituants de cette structure sémantique peuvent se voir librement actualisés dans divers sémèmes, on peut assister dans le texte à des mouvements de diffusion et/ou de sommation de *formes*

⁶⁰ Cf. Rastier 2001a, p. 162.

⁶¹ Pour la *Gestalttheorie*, il n'y a d'émergence de forme que sur un fond par rapport auquel elle se détache.

sémantiques. En effet, si par exemple /visqueux/, /jaune/, /chaud/ et /néfaste/ sont actualisés de manière *synthétique* dans ‘sauce’ (en contexte)⁶³ d’autres sémèmes pourront ne manifester de la molécule que certains traits, de manière *analytique*. L’impression de diffusion paraît varier en fonction de critères tactiques : une molécule peut être *localement* diffuse (dans une période, un texte). Dans ce cas, même fortement diffuse, il semble que la forme conserve son statut.

Dans d’autres cas, la forme sémantique peut se changer en *fond*. A notre avis, et par hypothèse, toutes les molécules sémiques n’offrent pas, et pas à un égal degré, cette possibilité morphosémantique. Les liens de la molécule paraissent responsables de restrictions de mouvement en la matière car pour devenir fond une forme doit sans doute pouvoir dissoudre les relations internes qui en assurent l’intégrité. Inversement, ce sont les liens casuels qui permettent de dire qu’on observe une *diffusion* de forme, et non une *dissolution* de forme. Ces changements de forme en fond, que nous nous bornons ici à évoquer⁶⁴, concernent une piste de recherche sur les médiations (*contours*) entre formes et fonds sémantiques.

Comme nos descriptions de textes de G. Macé et J. Dupin n’évoluent pas dans cette zone pourtant riche en événements sémantiques, nous en resterons là. Ayant été plutôt longs sur la SI, nous serons brefs sur la TFS.

2. LA THÉORIE DES FORMES SÉMANTIQUES DE CADIOT/VISETTI⁶⁵

A quelle situation problématique répond la TFS ? Quelle complexité définit les concepts de *motif*, de *profil* et de *thème* qui identifient cette théorie ? C’est à ces questions simples que cette présentation voudrait répondre.

2.1. Cadre problématique de la théorie

Prise de position originale dans le paysage linguistique contemporain, la TFS se présente d’abord comme une critique nuancée, mais résolue, d’approches présumées relever, à des égards et degrés divers, d’une problématique dite du *schématisme*. Cette dernière est principalement représentée, aux yeux des auteurs de la TFS, par les grammaires cognitives (L. Talmy, R. Langacker) et la linguistique culiolienne⁶⁶. En l’espèce, le terme de schématisme désigne alors l’assomption

⁶² Cf. Rastier 1989, p. 168.

⁶³ « Parce qu’elle est trop salée, cette sauce contribue à vous mettre « un *incendie* dans le *ventre* » (Rastier 1989, p. 167).

⁶⁴ Pour une illustration et une présentation cf. Rastier 2003, pp. 99-114.

⁶⁵ Ici encore, nous nous limitons volontairement au minimum contextuel et théorique nécessaire à la compréhension du propos des auteurs. L’introduction à la TFS s’appuie pour l’essentiel sur l’ouvrage programmatique quasi-éponyme, *Pour une théorie des formes sémantiques, Motifs, profils, thèmes*. Sauf mention explicite, les numéros de page cités concernent donc cette référence. Pour un exposé synthétique de la TFS, cf. Missire 2002.

⁶⁶ Cependant, à vrai dire, la filiation kantienne en question vaut surtout pour les linguistiques cognitives, le cas de Culioli faisant l’objet d’une critique à part (cf. Chapitre IV, section V « Formes schématiques et grammaire », pp. 184-195). Signalons par ailleurs qu’entre ces linguistiques et le système philosophique d’origine (E. Kant) la transmission intellectuelle se signale par un net appauvrissement (Cadiot, Visetti, pp. 44-45).

théorique d'une séparation principielle entre la structure et le contenu ou, plus précisément, entre d'un côté des configurations schématiques, structures primaires d'accueil au statut d'invariant, et, de l'autre, les notions censées les investir secondairement dans le processus de génération du sens⁶⁷. Par ailleurs, notamment par rapport à la question de la variation des emplois et à celle des sens dits figurés, Cadiot et Visetti critiquent une conception immanentiste du sens selon laquelle il existerait en langue, tant pour les grammèmes que pour les lexèmes, un « potentiel » prototypique soumis en discours à diverses *déformations*.⁶⁸

En réponse à cette situation, les auteurs vont choisir de s'appuyer sur un environnement intellectuel tout différent. Aussi, alors qu'un des points principaux de la discussion intéresse la conception de la « forme » en linguistique, délaissent-ils les *schèmes* ou formes schématiques d'aspect kantien pour leur préférer des *formes* d'obédience gestaltiste, par l'entremise desquelles la séparation structure/contenu est contestée. Toutefois, la TFS n'entend pas seulement dépasser les approches critiquées en donnant une explication de la construction/perception du sens qui intègre les acquis principaux de la *Gestalttheorie*. Elle affecte également à son dispositif une dimension phénoménologique importante. À ce titre, compte tenu de la médiation qu'elle réussit notamment à opérer entre l'école de Berlin et Husserl, la théorie du champ thématique de la conscience d'Aron Gurwitsch revêt un intérêt particulier pour la TFS qui trouve la matière à inspirer une bonne part de ses concepts⁶⁹.

Transposée sur ces bases en sémantique linguistique, la notion de forme se décline alors en *motifs*, *profils* et *thèmes* représentant ensemble l'hypothèse selon laquelle l'institution du sens, spécialement entendue comme construction de *formes sémantiques*, se réaliserait selon trois régimes distincts de *stabilisation* de formes, le *motif* présentant le degré de *cohérence de forme* le plus faible.

2.2. Motifs, profils et thèmes

Pour tenter de présenter simplement ces trois régimes du sens⁷⁰, on peut commencer par donner une idée simple du *motif*, du *profil* et du *thème* en situant leurs propriétés de façon synoptique,

⁶⁷ Les auteurs s'interrogent ainsi au sujet des fonctions grammaticales chez Langacker : « pourquoi donc fonder l'explication sur des invariants configurationnels douteux, qu'il faut de toute façon investir ensuite, et d'une façon cruciale, de valeurs sémantiques d'un type tout à fait différent ? La réponse tient sans doute au type d'« attitude grammaticale » adoptée : les valeurs sémantiques en question sont rarement considérées pour elles-mêmes, mais le plus souvent dans la perspective d'un coloriage notionnel de configurations primaires » (Cadiot, Visetti, p. 22).

⁶⁸ « En contradiction avec les sémantiques qui partent de significations linguistiques considérées comme des entités stables, ou trop simplement instables, nous sortons du schéma de compréhension qui consiste à toujours associer la couche la plus profonde à l'invariance (sens littéral, sens premier, noyau de sens), pour retrouver ensuite la variabilité comme un acquis plus tardif, soit venant uniquement de l'extérieur (sens dérivé, inférence pragmatique, ou autre), soit déterminée de l'intérieur par un schématisme commandant sa propre variation » (Cadiot, Visetti, p. 201).

⁶⁹ « L'approche de Gurwitsch nous convenait pour sa clarté, son triple lien explicite à la Gestalt, à Husserl, à la psychologie sociale de A. Schutz, et enfin pour son effort de dégager la strate thématique du champ de la conscience, en l'inscrivant dans la continuité d'une théorie de la Forme » (Cadiot, Visetti, p. 64). Cf. Gurwitsch 1957.

⁷⁰ Il semble que Cadiot et Visetti emploient indifféremment les termes de « régime » ou de « phase » (ce dernier étant d'ailleurs souvent flanqué de guillemets) pour nommer les motifs, les profils et les thèmes.

pour s'attacher ensuite à les définir. La tâche est difficile et nous n'avons pas ici l'ambition de faire mieux que les « Tentatives de définitions » des auteurs eux-mêmes. Pour ce faire, nous choisissons d'avoir directement recours aux exemples produits par les auteurs. Signalons encore avant de commencer que la TFS se conçoit d'une part « comme un cadre interprétatif, un langage et un programme de recherche, plus que comme un appareil conceptuel et méthodologique immédiatement opératoire »⁷¹, d'autre part qu'elle a vocation d'atteindre aux dimensions discursives et textuelles du langage⁷². Cela devrait intéresser une réflexion sur les interactions théoriques entre la SI et la TFS. Nous en évoquerons, en passant, quelques unes (cf. Ch. IV, 3.1.1. sur les différences entre *réécriture* (SI) et *profilage* (TFS)).

1) Vue synoptique

Motifs, profils et thèmes : ce mode tripartite de description linguistique réalise « une conception *dynamique* et *non immanentiste* de la sémantique » selon laquelle

parler, ce n'est pas seulement utiliser ou déployer-stabiliser le noyau instable du langage, c'est aussi faire quelque chose au langage, en retravailler immédiatement l'instabilité même, jusqu'au cœur de sa mythique origine, pour frayer la voie à une thématique⁷³.

La complexité de cette formulation ne doit pas rebuter le lecteur car, dans le principe, les termes de la TFS sont relativement simples, d'autant que l'appareil conceptuel de la SI offre le moyen d'une compréhension facilitée. Ces régimes du sens se caractérisent par les propriétés suivantes :

⁷¹ Cadiot, Visetti, p. 93.

⁷² La TFS se donne explicitement pour but de rejoindre une « sémantique des textes et des discours » : « la théorie linguistique doit s'inscrire d'emblée dans une théorie plus globale de l'*interprétation*, qui oriente en amont ses analyses, éclaire ses modes d'objectivation et de transmission » (Cadiot, Visetti, p. 188).

⁷³ Cadiot, Visetti, p. 205.

Régimes du sens		
MOTIF	PROFIL	THÈME
<ul style="list-style-type: none"> - principe d'<i>unification</i> en langue - organisation <i>relationnelle</i> très <i>instable</i> - sensibilité/disponibilité <i>immédiate</i> au contexte - transversale aux classes lexicales - phase morphémique du sens - support <i>transactionnel</i> d'innovation, pouvoir de <i>motivation</i> (vs pouvoir génératif immanent) - préférentiellement lié au <i>morphème</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - reflet de la diversité lexicale - organisation <i>différentielle stable</i> - stabilisation en syntagme (<i>profilage</i>) - implique les classes lexicales - phase de la <i>valeur</i> (au sens saussurien) - reprise du motif par répartition entre fond et forme - préférentiellement lié à la <i>lexie</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - engage le <i>posé</i> (<i>topic</i>) du texte - organisation <i>différentielle</i> - stabilité relative - identité potentiellement <i>intégratrice</i> de profils - lié aux paliers <i>méso-</i> et <i>macrotextuel</i>
<ul style="list-style-type: none"> - <i>non</i> assimilable au sème inhérent 	<ul style="list-style-type: none"> - assimilable au sémème - engage (dès lors) la distinction sème générique/spécifique 	<ul style="list-style-type: none"> - régime englobant les concepts de thème et d'acteur - notion de molécule sémique et d'isotopie
<i>Rapports avec Sémantique interprétative</i>		

Tableau III : les trois phases de la TFS et leurs correspondances avec la SI

Commentons ces propriétés en soulignant les liens entre la TFS et la SI. On voudra bien ne pas tenir rigueur des redites quasi-inévitables, dans la mesure où en tant que phases et régimes du sens, les *motifs*, les *profils* et les *thèmes* entretiennent un rapport de présupposition réciproque. Leur logique est clairement circulaire et non étagée (*i.e.* le motif *puis* le profil *puis* le thème).

2) Caractérisations

a) Caractérisation du motif

On peut entendre par *motif* un groupe de valences linguistiques⁷⁴ soumises à un régime de signification instable, lié à une forme de complexité variable (morphème, mot, lexie, syntagme), et valant *principe d'unification* pour une diversité d'emplois attestés. En particulier par rapport au phénomène polysémique⁷⁵, les valences qu'instancie le *motif* sont alors comprises comme des *affinités* entre profils ou emplois. Par exemple, le motif unificateur de *arbre* pour les emplois *arbre*

⁷⁴ Valence, au sens de valeur en puissance.

⁷⁵ La définition intuitive, communément admise, de la polysémie, comporte deux traits principaux qui sont comme le *modus vivendi* au-delà duquel le débat théorique entre dans son vif : (i) une pluralité de sens liée à une seule forme ; (ii) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport. Cf. Kleiber 2002, p. 90. L'auteur cite également : « Il y a donc polysémie, lorsqu'il y a « existence de *sens* différents » pour un même mot, mais de sens perçus comme reliés d'une manière ou d'une autre » (Cadiot, Habert, 1997). Sur ce sujet, cf. également Kleiber 1999.

bronchique, *arbre généalogique* et *arbre à cames* se laisse gloser d’une part comme ‘branchement’ ou ‘ramification’, d’autre part comme ‘force/stabilité’. Autrement dit, le motif de *arbre* renvoie tout à la fois à des dimensions d’enracinement, donc de soutien, ainsi qu’à une ramification dynamique. Pour *ball-* on a :

(1) Motif (cf. *ball-*, *bulle*, *bille*, *bal*, *bol* ; italien : *ballare*) : impression de rondeur et de volume en constitution et/ou en mouvement (rotation)

(2) Profils variés en différents domaines, avec bonne conservation du motif : *ballon d’Alsace* (géographie physique), *ballon de rouge* ou *ballon de foot* (artefacts), *ballonnement* (somatique), *jupes ballonnées* ou *nuage ballonnés* (Colette).

Cet exemple montre que si les *profils* intéressent le lexique et la lexie (ou groupement stable de morphèmes), les *motifs* concernent spécialement la strate *morphémique* des *mots* et sont situables dans l’espace de la langue. Il n’impliquent donc pas une phase différentielle du sens mais une phase simplement *relationnelle*. Un exemple emprunté à B. Pottier peut nous éclairer davantage sur la nature du *motif*. Pottier représente ainsi les types de ‘contact’ (N.b. : N = notionnel ; E = spatial)⁷⁶ :

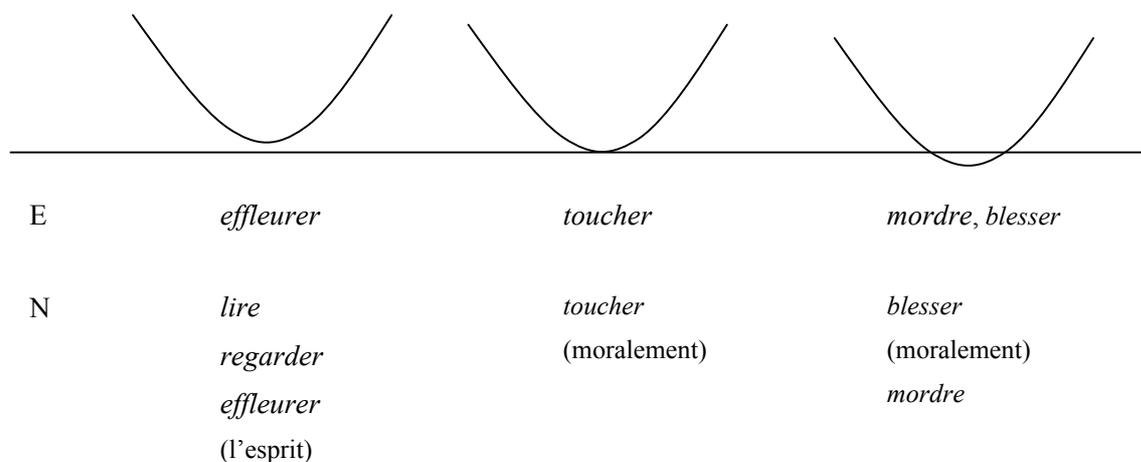


Figure V : les types de contact (E → N)

Ce qui différencie *effleurer* (N) et *effleurer* (E), *toucher* (N) et *toucher* (E), *blesser* (N) et *blesser* (E) c’est le fait que le ‘contact’ se spécifie selon les dimensions spatiale ou notionnelle. Dans les termes de la SI, on dira que ce qui distingue les deux emplois d’*effleurer* c’est l’actualisation du sème macrogénérique /concret/ ou du sème /abstrait/. Mais à ce niveau de la description on a affaire à des sémèmes, qui sont des unités distinctes. Dans ce cas, le sens peut être considéré comme étant *stabilisé* en contexte (mise en syntagme). En effet, la seule identification de son signifiant ne permet pas de

⁷⁶ Cf. Pottier 1992, p. 95.

décider du sens d'*effleurer* et, insistons-y, une contextualisation est nécessaire pour stabiliser le sens notionnel ou spatial. La TFS considère que cette stabilisation est un moment singulier de la constitution du sens, un moment en aval qui appelle, en amont, une phase plus instable du sens : celle du *motif*. Dans cet exemple, il est possible de dire que le motif équivaut au schème du 'contact' en tant qu'il peut prendre une valeur spatiale ou notionnelle. Ainsi, et c'est un point crucial, considérer qu'hors contexte *effleurer* ouvre sur différentes valeurs du 'contact', en un sens encore indifférencié, c'est appréhender ce *mot* du point de vue de son *motif*, alors que comprendre *effleurer* (N) ou *effleurer* (E) c'est se situer à un niveau où la sémiose de l'unité en question est accomplie. On dit alors qu'elle est profilée.

Remarque : osons faire ici une remarque sans doute anticipée. Le cas de *effleurer* (N) ou *effleurer* (E) nous amène à souligner que ce régime du sens (*motif*) n'a pas d'équivalent parmi les concepts de la SI. Certes on pourrait penser ici au *sème inhérent*, qui est définitoire du type (*vs* occurrence). Toutefois, s'il s'agit bien là d'un *sème* sa nature distinctive le situe par définition au niveau des classes sémantiques où il différencie des sémèmes. Il paraît donc relever du régime différentiel du *profil* (cf. *infra*, 3). Si cela est juste, comme les arts du langage profitent évidemment du jeu autorisé entre la phase instable du motif et la stabilisation du profil, on voit tout de suite l'intérêt de rapprocher la TFS et la SI dans une sémantique des textes. En effet, en considérant que « dans un domaine déterminé il n'existe généralement pas de polysémie »⁷⁷ la SI présuppose dans la théorie elle-même une *stabilité avancée* — étant entendu que la notion de type reçoit une définition faible — en l'espèce des sémèmes-types. Pour elle, en effet, une activité énonciative/interprétative est d'emblée située relativement à une pratique sociale, un discours, un genre. C'est aussi toute la raison d'être de l'*ordre herméneutique* (cf. *supra*, 1.1.4.c). La TFS ne se donne pas cette contrainte et une sémantique des textes peut trouver intérêt à moduler en théorie la logique proprement *différentielle* de la SI par la logique *relationnelle* qu'introduisent les motifs. On fera remarquer à cet égard que la TFS se distingue notamment de la SI en ce qu'elle ne pose pas d'opération d'héritage (par défaut) entre profils, mais bien une différenciation en contexte d'un contenu instable (*motif*). Il existe bien sûr des conditions herméneutiques qui anticipent une stabilité, au sens où l'instabilité de principe est peut-être contredite par le fait textuel (genre). Ce qui pose le problème inverse de l'héritage *par défaut* (cf. *infra*, 2.3.).

En pratique, dans la majorité des cas, « décrire » le motif d'un *mot-morphème* donné (ex. *ball-*) c'est toujours esquisser, et non épuiser, la multiplicité des valeurs co-présentes disponibles en langue, non hiérarchisées *a priori*, qui se laissent intuitivement ramener au mot considéré selon des dimensions sémantiques générales appelées *modes d'accès* (perception, action, fonction, propension, axiologie, sensibilité, expressivité, intériorité, spontanéité, passivité...). Ainsi, par rapport à

clé à molette, clé de voûte ; clé du mystère, disposition-clé, mot-clé

⁷⁷ Cf. Glossaire, *Domaine*.

clé, dans son motif, se comprend à la fois en un sens perceptuel et fonctionnel (*clé à molette, clé de voûte*) et en un sens intentionnel et praxéologique (*clé du mystère, disposition-clé, mot-clé*).⁷⁸ Sur cet autre exemple, les affinités entre les emplois

un nuage de lait, les nuages s'accumulent ; être dans les nuages, vivre sur un nuage

reposent sur le fait que *nuage* concilie le physique et le psychologique (*un nuage de lait, les nuages s'accumulent*) mais présente aussi un aspect évaluatif (*être dans les nuages, vivre sur un nuage*). Le concept de *motif* ouvre de la sorte sur toute la richesse sémantique potentielle du mot et, de fait, expliciter un motif ce sera suggérer des *valeurs latentes* de type esthétique, symbolique, fonctionnelle, praxéologique, perceptuelle, etc. Ces traits font bien souvent l'objet d'une glose « inventive » conforme au régime d'instabilité du *motif* (*ball-*) car, en effet, à ce niveau, on n'a pas affaire à des sèmes mais à du « non encore différencié ». Ce faisant, on explicite par esquisse, plus qu'on décrit, des *affinités* entre des profils (ou emplois) stabilisés relativement à des classes sémantiques distinctes.⁷⁹ Cela dit, on notera que tout mot ne possède pas nécessairement de motif (ex. *tournevis*).

b) Caractérisation du profil et notion de profilage

A. Il est possible de rapprocher le *sémème* du *profil* au sens où ce dernier doit son identité de concept à son implication dans des classes sémantiques (taxèmes, domaines), et en tant qu'il est le reflet de la diversité lexicale. Le *profil* relève donc d'une phase *différentielle* du sens où les unités prennent leur *valeur* relativement à d'autres unités. Aussi la mise en contact avec d'autres mots donne-t-elle accès aux profils, dans une sorte de détermination réciproque du sens lexical ('barman' ne profile pas 'canard' comme le profile 'étang'). Par ailleurs, cette phase, qui intéresse des unités individuées parce que différenciées, constitue, nous avons déjà évoqué ce point, un moment particulier de la dynamique du sens : au *profil* correspond le régime de signification intermédiaire entre l'instabilité foncière du *motif* et la stabilité du *thème*.

B. À ce point de l'exposé, une fois précisée la nature du *motif* et du *profil*, il convient d'entrer plus avant dans la dynamique (énonciative et interprétative) de la constitution du sens (en contexte, il va sans dire). En effet, la plupart des exemples précédents paraîtront à juste titre quelque peu statiques puisqu'ils se bornent à interroger les affinités (motif) entre des emplois enregistrés (profils). Ce qui demeure parfaitement conforme à la vision de Cadiot et Visetti qui parlent régulièrement de motifs et de profils respectivement *enregistrés* en langue et en lexique. Or, à l'image des sémèmes de la tradition sémantique structurale, les profils n'ont pas qu'une existence paradigmatique : ils sont aussi

⁷⁸ Cf. Tracy 1997.

⁷⁹ Leur difficile explicitation est sans doute à relier au fait que les motifs ressortissent au « caché » ou, plus exactement, possèdent un mode de présence (en synchronie) qualifiable de *latent*. Ils semblent en cela engager une perception sémantique soumise au régime herméneutique de l'implicite. Ils sont en effet « reconnaissables sous la variété effective des emplois » (Cadiot, Visetti, p. 103) et « peuvent disparaître de la conscience des locuteurs, rester dans une mémoire enfouie de la langue, et même ne pas participer à la construction des emplois routiniers de mots qui pourtant *continuent* de les *receler* » (nous soulignons, p. 117).

le résultat d'une mise en syntagme. En fait, comme les rapports entre *motif* et *profil* sont conçus sous l'angle d'une tension

(Motif) *amont* ← / → *aval* (Profil)

on entendra également par *profil* le *produit* d'une stabilisation de forme (motif) en syntagme qui marque le passage de la signification (en langue) au sens (en contexte). On n'en déduira pas cependant que le rapport amont/aval puisse se ramener à une version dérivationnelle du rapport type/occurrence qui privilégierait notamment les emplois tangibles — *e.g.* les « noms concrets » considérés comme premiers relativement aux « noms abstraits ». La TFS ne conçoit pas en effet

de *type* formel assurant la duplication des *occurrences* ; mais un rapport schème/instance, respectant l'écart potentiel/actuel. Le cas échéant, évolution du potentiel à la faveur de ses actualisations.⁸⁰

On retiendra en revanche qu'au rapport amont/aval correspond, en contexte, un rapport indéfini/distinct (ou indifférencié/différencié) à l'image de *effleurer* (N) et *effleuré* (E) dont l'actualisation en contexte *résulte* précisément d'un profilage du *motif* qui les unifie. En ne hiérarchisant pas les emplois de façon *a priori*, la TFS pose ainsi une neutralisation théorique de l'opposition sens propre/sens figuré (cf. *infra*, 2.3.).

Dans le sens amont → aval, le rapport entre le motif et le profil prend le nom de *profilage*. Ce dernier consiste en une reprise différentielle (une différenciation) par répartition (entre fonds et formes) et remaniement (déformation, appauvrissement, enrichissement) d'un motif linguistique, par mise en syntagme et énonciation située. Enfin, au concept de *profilage* correspond la nature du motif comme *forme sémantique*, au sens où une forme se définit par sa *transposabilité* dans une variété de milieux, de contextes.

c) Caractérisation du thème, co-existence des régimes et promotion de motif

Au palier macrosémantique, les *thèmes* sont assimilables aux thèmes spécifiques, acteurs et foyers de la SI, dans la mesure où ils résultent d'opérations d'assimilation entre profils. Par exemple, un thème-acteur réalise une intégration de profils-actants. En ce sens, la *thématique* se conçoit comme une dynamique d'intégration de motifs et de profils. Plus largement, elle renvoie ainsi au « posé en tant qu'il est sémantiquement qualifié, *proféré* et *parcouru* dans l'exercice de la parole, de l'écriture et de la lecture, qui le *font exister* »⁸¹. Cependant, le thème est à la fois plus et moins qu'une forme sémantique constituée dans un cours d'action sémiotique duratif. Ainsi *ours* peut être compris comme un acteur de nos vies et de nombreux récits ; on considère alors *ours* sous l'angle dialectique (au sens de la SI) mais non pas, ou pas seulement, comme /animal/ + /carnivore/, par exemple.

⁸⁰ Cadiot, Visetti, p. 54.

⁸¹ Cadiot, Visetti, p. 5.

Pourtant on aurait très bien pu ne pas penser à cet acteur et dans ce cas *ours* aurait été saisi dans sa phase de *profil*, comme simple animal. En outre, sa mise en syntagme peut connaître la prédication *Jean est un ours*. Dans ce cas, la phase mise en avant pour *ours* est celle du motif. On veut signifier que Jean est insociable, solitaire, acariâtre, etc. Ce « retour au motif » est appelé *promotion de motif*. On voit ici comment les régimes de sens peuvent co-exister. A vrai dire, la tension amont (Motif) ← /→ aval (Profil) peut être dissociée en deux dynamiques distinctes :

- (i) selon une orientation amont → aval : *profilage*
- (ii) selon l'orientation inverse amont ← aval : *promotion de motif*

ce qui veut dire qu'alors même qu'elle induit des transformations stabilisatrices — des opérations de profilage par lesquelles un motif (le potentiel) ou un profil enregistré se voient plus ou moins conservés ou modifiés, « gagnent » ou « perdent » plus ou moins de « traits »⁸² — la mise en syntagme peut également donner lieu à des promotions de valeurs du motif. La seconde dynamique s'illustre clairement dans les métaphores prédictives. Ainsi pour décrire *Achille est un lion* la TFS fait l'hypothèse d'une accessibilité immédiate du motif ou d'une métaphorisation *immédiate* des énoncés. Il s'agit d'un cas particulier de « promotion de motif ». Prenons un autre exemple. Dans *Jean est une carpe, un lion, etc.* d'un côté Jean est saisi comme *thème*, de l'autre le *motif* prime ('muet' ; fier, fort, respecté) le *profil* sur *carpe* et *lion*, etc. dont la valeur désignative ou référentielle est neutralisée. La co-existence et la dynamique des régimes du sens est encore plus manifeste dans *Ce chirurgien est un boucher*⁸³. Dans ce contexte syntaxique (équatif), la disparate des profils de *chirurgien* et de *boucher* (cas d'allotopie domaniale : médecine vs alimentation) conduit à saisir moins *boucher* au niveau du *profil* (profession) qu'au niveau du *motif* (grossièreté, tuerie, opération imprécise et malhabile, etc.)⁸⁴. Cette promotion de motif induit alors à la fois (mais en fait sur des niveaux différents, des registres du sens différents) une saisie de *chirurgien* comme thème *et* comme profil. Comme *thème* en tant qu'il est « ce dont on parle » dans l'énoncé mais surtout en tant que les valeurs dégagées dans la promotion de motif viennent investir le contenu de l'acteur *Boucher* (signalé par une majuscule). On fait, schématiquement, une lecture en deux temps :

⁸² Tout cela étant conforme à la façon dont Rastier traite la surdétermination de la valeur en langue par la valeur en contexte. En ce qui concerne les opérations de profilage on pensera à l'inhibition, l'activation et la propagation. Ce qui revient à dire que la stabilisation d'un *profil*, à l'instar du sémème, est fonction des autres *profils* qui l'entourent. Le processus de profilage résulte donc d'une co-détermination de *profils* en phase de profilage.

⁸³ Pour une analyse détaillée cf. Cadiot, Visetti, pp. 204-208. Notre analyse ne reprend pas mot pour mot celle des auteurs.

⁸⁴ Cf. *le boucher de Bagdad, des Balkans* (Cadiot, Visetti, p. 207).

	Thème	Profil	Motif
Tps.1	<i>Chirurgien</i>	<i>chirurgien vs boucher</i>	—
Tps.2	<i>Chirurgien</i>	<i>chirurgien</i>	' <i>boucher</i> '

Il faudra se souvenir de ces éléments lorsque nous aborderons la section 3.4. du chapitre IV.

2.3. Profilage, sème inhérent et polysémie

Examinons pour finir notre présentation et ce chapitre un cas d'interaction entre la TFS et la SI en détaillant l'activité sémantique du syntagme *gravir le versant nord*⁸⁵. Dans son contexte, *versant* peut légitimement être considéré comme une occurrence actancielle d'un acteur Montagne (*versant* est alors saisi selon le régime du *thème*), et doté de ce fait d'un sens univoque. Il reste qu'en vertu de la valeur polysémique de « versant » le statut *inhérent* du trait /montagne/ mérite selon nous d'être discuté⁸⁶.

Le *PRObert* enregistre en effet à côté d'un emploi spatial de « versant » (par ex. dans *le double versant de la vallée* (Ramuz)), un emploi notionnel (par ex. dans *les deux versants d'une même politique*), qui ne comprend pas l'aspect dynamique du premier (espace de parcours orienté (ascendant/descendant)). Or « gravir » fait lui aussi l'objet d'un emploi spatial (ex. *s'élever sur une pente escarpée*), et d'un emploi notionnel (ex. *gravir les échelons de la hiérarchie*). Dans ces conditions lexicales, c'est la cooccurrence des termes, et en particulier la présence de « nord », qui permet de stabiliser en syntagme l'emploi spatial de « versant ». Le fait sémantique principal est donc ici l'homogénéisation du syntagme « gravir le versant nord » par sélection réciproque du trait dimensionnel /spatial/. Autrement dit, si le trait /montagne/ peut être décrit comme un trait inhérent pour 'versant' c'est d'une manière assez particulière car il doit son actualisation à une stabilisation contextuelle des profils de « gravir », « versant » et « nord ». Cette condition de présence laisse penser que le phénomène en question n'est pas sans parenté avec d'une part l'inhibition contextuelle de sèmes inhérents, d'autre part l'afférence contextuelle. Quoi qu'il en soit, force est d'admettre que dans ce cas de figure *l'héritage* du type par l'occurrence ne saurait avoir la simplicité des lexèmes *monosémiques*.

Il est possible d'avancer le scénario micro-sémantique suivant : (i) le phénomène polysémique complexifie *l'unité* du *type lexical* de telle façon que, (ii) l'actualisation du trait inhérent /montagne/ se fait sous le régime d'un héritage *non immédiat* du type par l'occurrence, (iii) l'état actualisé étant indissociable d'un profilage par ailleurs entièrement *contingent* hors contexte. Plus largement, dans la

⁸⁵ Ce syntagme est un passage du poème de Dupin *Rouge éteint...* (Dupin J., 1996, *Le grésil*, Paris, POL, p. 11).

⁸⁶ Rappelons que le sème inhérent est un « sème que l'occurrence hérite du type, par défaut. Ex. : /noir/ pour « corbeau » ».

mesure où l'on ne préjuge pas d'un fonctionnement homogène des unités linguistiques — d'une « sémiosis isonome », il y a sans doute lieu de distinguer entre une forme d'héritage plus immédiat ou *ponctuel* et un héritage plus attentionnel ou *duratif* (ex. « versant ») lié à un conditionnement plus actif du co-texte, et par suite des qualités distinctes de sèmes inhérents, dont l'avènement n'oblitére pas tout à fait l'histoire de leur micro-genèse. Soit, schématiquement :

Complexité lexicale	Lexème monosémique	Lexème polysémique
<i>Aspect de l'actualisation</i>	ponctuelle	durative
<i>Qualité de présence du trait inhérent</i>	- saillant	+ saillant

Tableau IV : degrés d'aspect et de présence de l'héritage d'un sème inhérent

Ce que nous cherchons à pointer ici s'inscrit directement dans la problématique des degrés de complexité interprétative qui lient sèmes inhérents et sèmes afférents. Rapporté à la description dans son ensemble, le *degré supérieur de complexité* qui affecte l'héritage dans « versant » et « crampon » suffit pourtant, sans doute, à assigner au fond sémantique correspondant une *prégnance affaiblie*, avec des moments plus manifestes concernant ces deux lexèmes. Mais alors se pose le problème de l'héritage *par défaut*, opération indissociable de la notion de sème inhérent. On notera, et nous finirons là-dessus, que l'exemple produit par le glossaire de la SI pour illustrer la définition du sème inhérent est celui de *corbeau*. Or, tel quel, ce n'est pas le mot *corbeau* qui illustre le sème inhérent /noir/ mais, au contraire, « /noir/ » qui, dans la définition, contextualise et profile *corbeau* comme /animal/ : on a pour *corbeau* au moins 'passereau', 'pièce de bois munie d'un crochet de fer', 'auteur de lettres anonymes'.

Nous venons d'introduire un cadre théorique ; nous compléterons ce viatique aux moments opportuns. Cherchons à présent comment poser la question du style dans les termes d'une conception morphosémantique du texte.